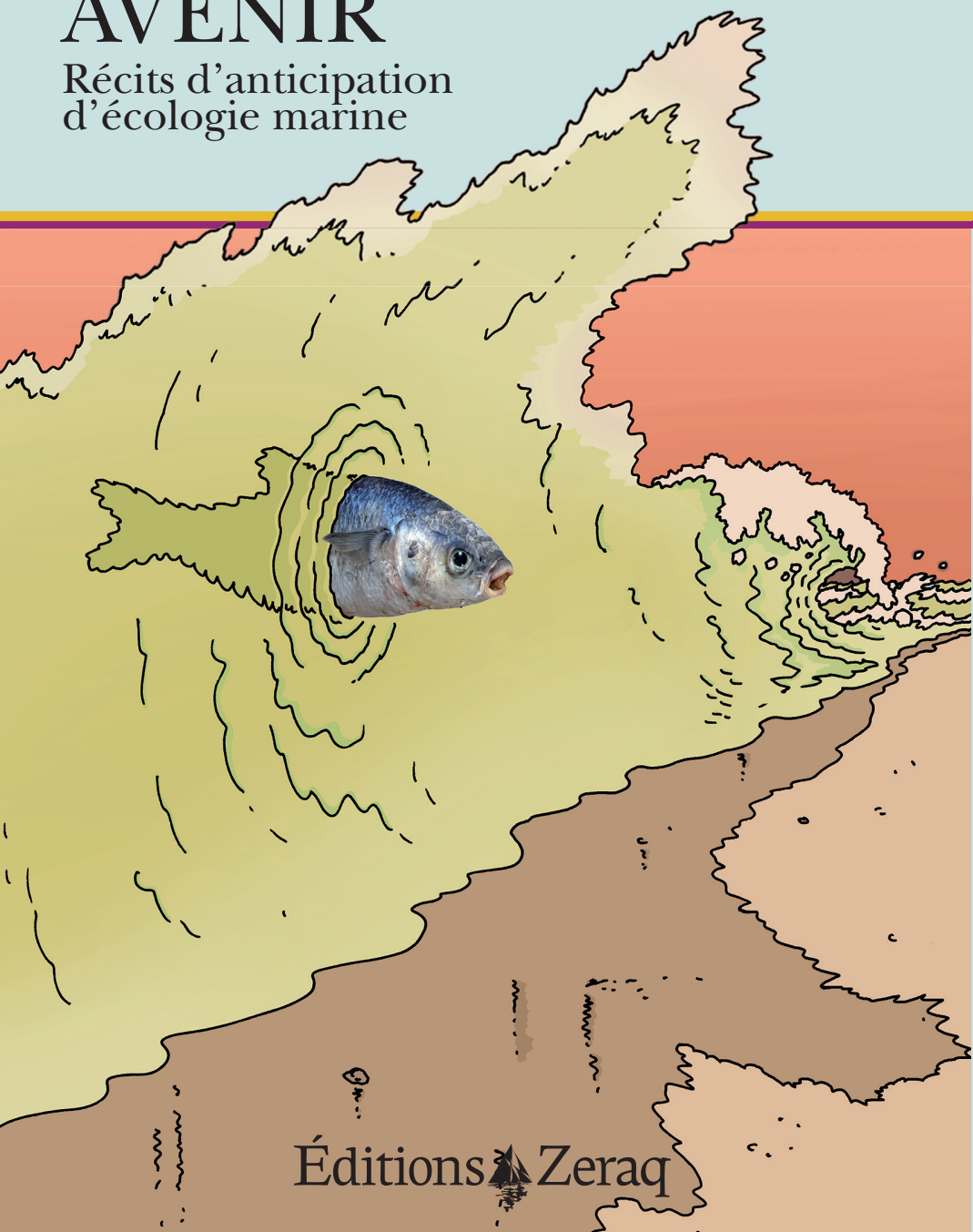


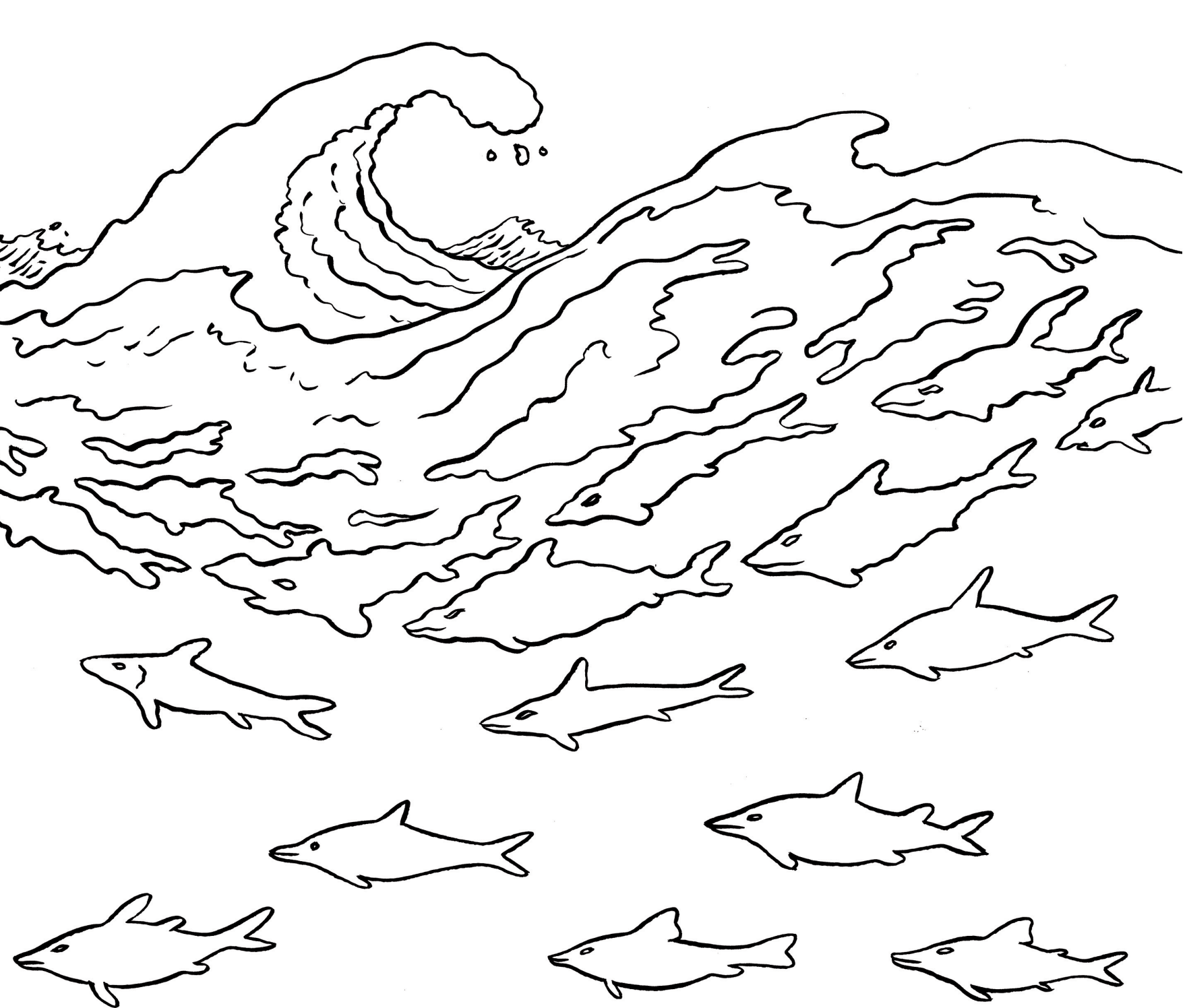
Jean-Luc Coudray

# Océan Cherche Avenir

Récits d'anticipation  
d'écologie marine



Éditions  Zeraq



Nautilus  
14



Jean-Luc Coudray

# Océan cherche avenir

Récits d'anticipation d'écologie marine

Éditions  Zeraq

© 2017 Éditions Zeraq sarl  
9, Rue Magnificat – 33200 Bordeaux  
**contact@zeraq.fr**

**www.zeraq.fr**

Mise en page Carla Cassiano  
Dessins de poissons et illustration de couverture de Philippe Coudray  
Première édition juin 2017  
ISBN 979-10-93860-23-7  
ISSN 2417-5099  
Dépôt légal : mai 2017  
Distribution : Pollen Diffusion  
Imprimé en Italie par Arti Grafiche La Moderna

## Index

Préambule	9
La vague d'Hokusai	11
Le mineur marin	19
L'eau salée	25
Le zoo marin	33
La guerre des poissons	39
Le général	45
Le sous-marin commercial	53
Les villes flottantes	63
À la plage	73
Voir la mer	81
Bibliographie marine ou écologiste	99





À Alain Bombard, naufragé volontaire, héros de la mer qui  
a risqué sa vie pour sauver celle de nombreux naufragés  
en démontrant qu'un homme à bord d'un canot gonflable  
pouvait survivre grâce aux ressources de la mer.

Plusieurs décennies après son exploit, Alain Bombard a  
annoncé que, désormais, le niveau de pollution de la mer ne  
lui aurait plus permis de renouveler son exploit.



## Préambule

L'océan cherche un avenir parce qu'il n'en a plus. Du moins, pas celui qu'il souhaite. Étouffé, intoxiqué, il espère une issue.

Cette inquiétude de l'océan est aussi la nôtre. Car la connaissance de la gravité de nos actes ne nous empêche pas de continuer à détruire.

En effet, le savoir ne suffit pas. Il faut des représentations qui parlent à notre sensibilité.

C'est pourquoi ces récits, déclinés sur un mode humoristique, proposent dix visions d'avenir pour tenter d'imaginer ce qui nous attend.

L'océan, comme nous, a besoin d'autres lendemains que les prophéties proposées dans ce livre.

Nous aimerions donc que l'auteur ne soit pas considéré plus tard comme le nouveau Nostradamus. Pour cela, les humains doivent changer d'orientation pour rire ensuite des perspectives présentées ici.

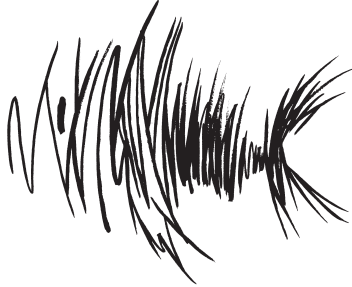
Mais, avant de rire, il faut d'abord se réveiller. Nous déployons, pour tuer la vie et organiser notre suicide, une intelligence et une créativité hors du commun.

Ces mêmes qualités devraient plutôt servir à sauver l'océan et nous-mêmes.

Le temps presse.

L'humanité a juste le temps de lire ce livre avant son demi-tour intérieur.

## La vague d'Hokusai



Chaque automne, chaque printemps, au moment des équinoxes, tout le monde attendait la vague. Elle existait dans les simulations informatiques. La conjugaison d'une basse pression, d'un ouragan et d'une forte marée pouvait provoquer un tsunami capable de recouvrir les continents. En raison du dérèglement climatique et de la dilatation des eaux, l'humanité vivait depuis trente ans déjà sous cette permanente menace.

Si la vague surgissait, inutile d'évacuer l'humanité, aucune terre ne serait épargnée. Après le passage du raz-de-marée, la civilisation ressemblerait aux restes d'un champ de bataille, ne laissant que des ruines encombrées d'ordures.

Afin de conjurer le sort, le ministre de la Culture exposa dans le Centre d'Art Contemporain « La Grande Vague de Kanagawa » réalisée par Hokusai vers 1830, sous forme d'une copie agrandie sur une toile de deux cent mètres de haut.

Représentant en grandeur nature la catastrophe qui pouvait s'abattre sur l'Histoire humaine, l'œuvre monumentale demeurait sagement immobile dans la sécurité d'un bâtiment au design purifié.

La foule venait par paquets s'amasser au pied de la lame géante, écoutant à l'ombre du mur d'eau les commentaires d'un guide.

Le volume du musée doublait les conversations d'un écho assourdissant, comme si la vague grondait déjà terriblement, tandis que le reflet des spots sur la reproduction scintillait de mille éclairs qui présageaient de la vision mortelle.

Le recul était impossible, l'agencement de la salle obligeant le public à se coller à la représentation et à subir l'outrageant rapport de forces.

La toile, insuffisamment tendue, oscillait légèrement. L'onde subtile se mêlait à l'imaginaire du public, se développant dans cette zone indécise entre le réel et la pensée.

En même temps, la solidité des traits de pinceau rassurait. Hokusai avait la main sûre, protégeant la civilisation du chaos par la fermeté de son dessin.

Vivant peut-être ses dernières heures, le public pouvait assimiler l'impensable grâce à la magie de la culture.

C'était en tout cas ce que prétendaient les officiels lors du vernissage de l'exposition.

« Une fois que nous serons tous éparpillés dans la boue, ayant perdu nos proches et nos projets d'avenir, lança le ministre de la Culture, nous pourrons digérer psychologiquement notre désastre grâce aux ressources de la pensée symbolique. Ce secours nous sera facilité parce que nous aurons, en amont du tsunami, anticipé notre situation par l'imagination grâce à l'événement artistique d'aujourd'hui. »

De la même façon que les croyants préparaient leur vie dans l'au-delà en se familiarisant avec la présence de Dieu par la fréquentation des églises, les badauds pouvaient préparer leur vie après la catastrophe en s'accoutumant au visage du dieu destructeur crucifié sur un support géant.

« La Culture a pour fonction de donner du sens à ce qui n'en a pas, dit le ministre, comme par exemple l'anéantissement d'une civilisation. Si l'Art Contemporain a pu élever au rang d'œuvre universelle un tas de charbon ou un alignement de lits d'hôpitaux, à plus forte raison peut-il offrir une signification esthétique au chaos qui nous attend. »

Après avoir apprécié quelques applaudissements, le ministre précisa :

« Bien entendu, l'estampe originale d'Hokusai ne relève pas de l'Art Contemporain. Mais vous avez deviné qu'en exposant

un agrandissement, dont la qualité d'impression et la mesure auraient été inenvisageables sans la technique contemporaine, nous détournons le travail du peintre japonais dans un discours conceptuel parfaitement inscrit dans notre temps. »

Le public redoubla d'applaudissements.

Pendant ce temps, l'inauguration de l'exposition était retransmise sur les petits écrans. Le format colossal de la reproduction ne produisait pas le même effet dans les téléviseurs. Bien au contraire, la vague était réduite à une vignette ridicule.

Mais le ministre maîtrisait son propos :

« La retransmission à la télévision de cette œuvre la ramène à la dimension d'un timbre-poste, dit-il. Mais soulignons l'intéressant effet de cette réduction. Elle permet de survoler la menace, de jouir d'une maîtrise visuelle de la vague géante. »

Clara regardait la télévision avec son fils Gaspard. L'enfant avait les yeux très mobiles, circulant en permanence de son ordinateur à son téléphone en passant par une console de jeux et, de temps à autre, par l'écran télévisuel.

La caméra se promenait à plaisir le long des ruisseaux veinés de la vague japonaise, s'attardant sur les bleus concis, la neige d'écume, la mâchoire aquatique qui cherchait à dévorer le vide. La montagne liquide était fossilisée depuis des siècles, saisie dans son apogée, avant un écroulement que l'esprit refusait de concevoir. Sur des barques en bois, des pêcheurs s'obstinaient à pêcher, les corps orientés vers le fond de l'eau, indifférents à la fin du monde.

« Cette peinture illustre l'aveuglement des hommes, commenta le directeur de la galerie, qui préférèrent vider l'océan de ses poissons plutôt que de considérer sa colère. »

Mais le directeur ajouta :

« En même temps, ces impassibles travailleurs de la mer nous montrent l'exemple. Sous la menace du cataclysme, ils conservent leur sérénité, se contentant de leur modeste travail pour combler leur présent. »

Gaspard leva les yeux vers le téléviseur.

« Les temps ont cependant changé, poursuivit le responsable du musée, puisque nous sommes tous ici, maintenant, à contempler la réaction de la mer. »

Gaspard s'exclama :

« Pourquoi regarder le danger alors qu'il est trop tard ? »

Puis, il tourna sa tête vers les diagrammes colorés de son téléphone portable, son dos courbé rappelant celui des pêcheurs du tableau d'Hokusai.

« Trop tard ? il s'agit seulement d'un risque, dit Clara.

« Une certitude statistique, » corrigea Gaspard.

Il se leva pour fermer la fenêtre. À partir de huit heures du soir, les voisins organisaient des fêtes bruyantes. Le lendemain, il fallait balayer sur les trottoirs les mégots, les verres brisés, les débris de pétards, ridicules vestiges des enthousiasmes formatés.

« La situation n'est pas propice à s'amuser, dit Gaspard.

« Et pourtant, dit Clara, jamais le monde n'a été aussi festif. La planète brûle ses dernières ressources dans des réjouissances grandioses. À l'heure des économies indispensables, la civilisation accélère sa fin dans une explosion de plaisirs.

« Oui, dit Gaspard. Lorsque la vague arrivera, elle n'aura plus rien à anéantir, juste à nettoyer les déchets d'une humanité qui se sera détruite elle-même.

« Les hommes s'enferment dans une attitude de déni, dit Clara.

« Plus encore, dit Gaspard. Plutôt que de craindre la vague, ils ont choisi de la désirer. Par leur attitude suicidaire, ils ont rendu l'existence à ce point insupportable que chacun souhaite le tsunami qui le délivrera du cauchemar.

« Tu as raison, dit Clara. Cette exposition de la vague géante est un appel. Regarde-les tous. Ils invoquent sa venue, l'attendent avec son eau purificatrice.

« Dieu avait déjà envoyé le déluge sur terre, dit Gaspard.

« Aujourd'hui, les hommes ne croient plus en Dieu, dit Clara. Alors, ils ont créé les conditions pour provoquer leur propre déluge. Comme Dieu n'existe plus, l'eau ne tombera pas du ciel. Elle viendra de la mer, c'est-à-dire des sources de la vie.

« Nous serons lavés par nos origines, dit Gaspard.

« L'humanité attend cette punition réparatrice, » dit Clara.

Ils furent interrompus par une nouvelle allocution du ministre de la Culture.

« Nous précisons que, contrairement à nos habitudes, cette exposition n'aura pas de caractère temporaire. Cette toile ne sera jamais décrochée. L'entrée du Musée d'Art Contemporain



est désormais gratuite. Chacun pourra venir, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, se ressourcer devant le chef d'œuvre d'Hokusai. »

Clara éteignit le téléviseur.

« Je n'irai pas visiter ce cataclysme suspendu, dit-elle.

« De toute façon, la véritable vague emportera la fausse, » dit Gaspard.

Clara contempla la ville. Pour économiser l'énergie, la municipalité avait installé des systèmes d'éclairage qui s'allumaient en fonction de la présence des piétons ou des voitures. En conséquence, le calme visuel avait disparu. Il fallait supporter un climat d'alarmes lumineuses qui désignaient, avec la brutalité de l'intelligence artificielle, le piéton, le cycliste ou l'automobiliste comme un intrus. Les oiseaux, perturbés par ce *Las Vegas* automatique, s'assommaient contre les murs.

« Et si nous descendions marcher dans la rue avant de dormir ? » proposa Clara à son fils.

Un ascenseur à la voix d'hôtesse les amena au rez-de-chaussée.

Les lampadaires à tête chercheuse repérèrent Clara et Gaspard et les accompagnèrent d'un halo brillant. La mère et le fils progressaient d'éblouissement en éblouissement, à jamais coupés du ciel nocturne.

Malgré la fraîche température automnale, la plupart des appartements gardaient les fenêtres ouvertes afin d'évacuer les odeurs de cigarettes. Les festivités répandaient dans la rue les bruits de conversation. Les paroles se chevauchaient les unes les autres, coupées de rires mécaniques et de beuglements. Quelquefois, les gens braillaient des chants distordus, mêlés de bravades alcooliques. Le mélange des railleries et des illuminations transformait la ville en un médiocre *lunaparc*.

« Pourquoi ces réjouissances ? demanda Gaspard.

« Lorsqu'une civilisation est au bord de la catastrophe, répondit Clara, elle préfère s'amuser. »

Ils atteignirent la place centrale de la ville, impossible à contempler à cause des éclairages aveuglants et de la violence lumineuse des publicités.

Ils étaient seuls, traversés de sons et de lumières, sur le macadam uniforme, entourés des falaises austères de la ville historique.

« L'air est salé ! » dit Gaspard.

La pollution avait été repoussée par un vent frais, chargé d'évocations marines.

Clara et Gaspard inhalèrent l'oxygène rajeuni qui balayait la place, chassant les perturbations sonores et les rires des fêtards.

Le vent gagnait en intensité, recouvrant la ville d'une intention unique. Clara et Gaspard se dirigèrent vers leur appartement tandis que les tuiles et les cheminées se détachaient des toits.

Un souffle brutal balaya la ville, amenant les vocalises marines et les cris colériques des derniers oiseaux de mer. Dans un travail permanent, la mer se refabriquait sans cesse, semblant cogner contre la nuit. Pourquoi Clara et Gaspard avaient-ils choisi d'habiter à quelques kilomètres de l'océan ? Cette proximité exorcisait peut-être leur peur.

Ils aimaient entendre le vacarme océanique couvrir les rumeurs de la ville, dépasser en violence les activités humaines.

Le vent montait cependant en puissance, criblant les façades de flocons d'écume et de mouches de sel. La nuit se colorait d'aurores grises et de rubans nuageux. Les rues se transformaient en tuyaux d'orgue. En quelques minutes, la ville fut nettoyée de ses déchets qui roulèrent jusqu'à la campagne en friche, puis lessivée à coup d'embruns. Le froid se jetait sur Clara et Gaspard en claques blanches. Puis des trous de silence s'interposaient, libérant une respiration dormante avant de nouvelles rafales.

« C'est effrayant, dit Gaspard.

« C'est la nature, » dit Clara.

Les lampadaires désorganisés par les courants d'air envoyaient des jets de lumière comme des fusées de détresse, flashant par intermittence des goélands blancs. La petite bourgade s'allumait et s'éteignait comme un théâtre traversé d'éclairs. La danse des lumières et des sons procurait une sensation d'instabilité, comme si la ville était un paquebot chahuté par les eaux. Mais Clara et Gaspard avaient le pied marin, habitués, lors de leurs promenades nocturnes, aux extravagances océaniques.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans leur appartement exigu, cabine d'isolation sensorielle, ils étaient trempés et frigorifiés.

Gaspard dénicha dans les étagères un livre d'Hokusai. Il l'ouvrit à la bonne page, exposant dans le petit salon l'image pétrifiée de la vague menaçante. Arrêtée en plein vol par le geste du peintre, elle respectait la conscience des hommes.

Sous l'aile de la vague, Gaspard put alors s'endormir, rassuré par sa présence indiscutable.